

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE. — Un bienfait n'est jamais perdu. *A. Nunevais.* — Les histoires de Théodore. *L. Veillot.* — Premier sacrifice. *Gilberte.* — Rapport sur l'Œuvre du Comité des Sourds-Muets du diocèse de Québec. — Cantique. *G. Vicaire.* — Le Gâteau des Rois. *E. Hello.* — Correspondance.

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Il y a trois ans de cela ; on venait de m'amener un enfant de quatorze ans qui restait seul au monde. Durant la nuit, sa vieille grand'mère était morte n'ayant que lui pour l'assister. Jusque là, les préoccupations ne l'avaient guère troublé ; dans la pauvre mansarde, il y avait toujours un morceau de pain et un coin pour dormir, maintenant il était réduit à ses seules forces, que devenir ? Je ne dis rien de son instruction religieuse, car il n'y a pas grand chose à dire ; elle était bien rudimentaire. Au physique, l'enfant paraissait misérable. La pauvre grand'mère ne reprisait qu'à grands points et son petit fils déchirait à plus grands points encore. C'est dire son extérieur : tout ce qui paraissait de ses habits était en lambeaux, ce qui aurait dû se cacher de son linge affirmait sa présence par maintes brèches. Nos Frères dirigeaient depuis quelques temps l'Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, je résolus de leur confier cette épave. Me voilà donc parti en compagnie de mon protégé. Le long de la route, les regards se portaient vers moi ou plutôt vers ce prêtre et ce pauvre enfant en haillons. Le noir détonnait à côté de toutes les teintes douteuses qui s'affichaient insolemment sur mon petit protégé. — On le reçut comme l'envoyé du bon Dieu, et le soir, la famille des orphelins comptait un membre de plus.

Envoyé de Paris, où ce passait ce que je viens de raconter, à Québec, j'oubliais complètement cet enfant ; d'autres misères avaient pu me distraire. Aujourd'hui je reçois la lettre suivante dont je respecte le style :

Cher bienfaiteur !

Je suis heureux de pouvoir vous écrire car c'est à vous que je dois la reconnaissance la plus profonde. Vous qui vous êtes dévoué pour me faire entrer dans cette maison. Car depuis trois ans je ne vous ai pas écrit ; vous me pardonnerez

de ne pas l'avoir fait plus tôt, mais je ne savais pas votre adresse.

Me voici à la fin de mon apprentissage, et je tiens à vous remercier d'avoir aidé mes parents qui vous remercient de tout leur cœur. J'aurais bien voulu vous voir, mais comme cela est impossible je me suis contenté de vous écrire, car je ne savais pas que vous n'étiez plus à C***. Car depuis que j'ai perdu ma pauvre grand'mère j'ai bien pensé à vous et prié pour vous. Car on apprend à vivre en chrétien à Auteuil. Ma reconnaissance sera toujours pour vous et mes prières aussi, pour que vous continuiez la mission dont Notre-Seigneur vous a chargé pour le salut des âmes. Ainsi j'espère que vous aurez la bonté de me donner de vos nouvelles qui me sont chères. Aussi j'attends avec la plus vive impatience. Voyez en moi qu'un cœur reconnaissant qui vous aime et qui vous estime.

Votre protégé qui vous serre bien la main.

A. D.,

Apprenti serrurier.

Vous allez me trouver bien naïf d'attacher quelque importance à cette lettre ; je consens à ce jugement, et pour me rendre plus coupable, j'avoue que cette lettre dans sa simplicité m'a fait grand plaisir. Que de bien s'accomplit dans ces maisons hospitalières où l'orphelin, à l'âge de 14 ou 15 ans, retrouve une nouvelle famille. Ce qui se fait en grand à Paris, s'accomplit humblement dans notre maison de Québec. Que nos bienfaiteurs s'attendent à des surprises semblables à celle que j'ai éprouvée à la réception de cette lettre. Notre Maison de Famille, d'ici à quelques années, pourra fournir des ouvriers habiles, des chrétiens fervents. Leur reconnaissance se traduira non par correspondance, mais par les prières qu'ils adresseront à Dieu pour ceux dont les aumônes nous permettent d'accueillir ces délaissés. Un bienfait n'est jamais perdu.

A. NUNESVAIS,

prêtre de la Congrégation des FF. de S. Vincent de Paul.

Appliquons-nous à servir les pauvres qui sont les bien-aimés de Dieu ; ainsi nous aurons sujet d'espérer que pour l'amour d'eux, Dieu nous aimera.

S. VINCENT DE PAUL.

Les histoires de Théodore

III

“ Une femme du village allait mourir. Elle était très misérable, et n'avait rien à regretter dans la vie ; elle était très chrétienne, et ne redoutait rien dans la mort ; mais elle était mère, et elle laissait sans appui deux enfants : une fille affligée d'un goître qui la rendait impotente ; un garçon, Matthias, tout à fait idiot. Elle avoua ses inquiétudes à une amie qui l'assistait en ses derniers moments. — Ne soyez point en peine, répondit celle-ci : mon mari et moi nous adopterons vos orphelins. — Sur cette assurance, la pauvre femme mourut en paix. Les orphelins avaient pourtant un père, mais c'était un malheureux abruti de vices. L'amie, fidèle à sa parole, présenta les deux enfants à son mari, qui les accueillit avec joie.

“ Or, quelles ressources possédaient ces gens pour se charger d'une telle famille ? L'homme était le fossoyeur du village, la femme travaillait à la journée. Dans toute la paroisse, on ne connaissait point d'habitants plus pauvres. Leur maison valait bien, en tout, deux cents francs. Elle se composait d'une seule chambre. Ils y firent un second lit, et s'en remirent à Dieu pour ne pas mourir de faim, puisque ces enfants, qui allaient accroître les dépenses, prendraient encore bien des heures au temps du travail, par les attentions et la surveillance qu'ils exigeraient. Ils vécurent, Dieu sait comment, Dieu sait à quel prix ! Tout ce que nous avons su, nous, c'est que, durant dix-huit longues années, les deux orphelins reçurent sans interruption les soins les plus assidus, les plus tendres, et que jamais le fossoyeur ni sa femme, voyant qu'ils suffisaient à leur œuvre céleste, ne demandèrent des secours qu'ils savaient pourtant bien qu'on ne leur eût point refusés. Non qu'ils y missent de l'orgueil, ô mon Dieu ! mais en travaillant avec une ardeur sans pareille, mais en se privant avec une rigueur inexorable, mais en jeûnant lorsqu'il n'y avait du pain dans la chaumière que pour la goîtreuse et pour l'idiot, mais en se refusant le sommeil après leurs journées pleines de fatigues lorsque ces pauvres êtres tombaient malades, ce qui arrivait souvent ; mais en se dépouillant l'hiver pour les couvrir, comme ils s'épuisaient et s'abstenaient en toute saison pour les nourrir, ces cœurs héroïques parvenaient chaque jour à leur but, et, l'ayant atteint, ne songeaient plus qu'à remer-

cier Dieu. Vous qui m'écoutez vous êtes chrétiens: la constance de ces saints n'est pas pour vous un problème ; vous mesurez aux insondables profondeurs de l'amour de Dieu leur confiance, leur bonheur et leur paix. . . .”

J'y songe, Prosper, peut-être connaissez-vous déjà cette histoire ? Elle a été publiée en détail dans un rapport de l'Académie sur la distribution des prix Monthyon, et vous demandez comment arriva au pauvre fossoyeur l'aventure étrange d'être au bout de dix-huit ans découvert et couronné par l'Académie ? Ce ne fut pas sa faute, assurément ! Toute la paroisse s'était émue : les pauvres admiraient ; les riches s'informèrent, admirèrent à leur tour, firent des démarches ; enfin ils obtinrent, non sans peine, un second prix ou un demi-prix de vertu, trois mille francs, que l'humble héros à qui on les donnait ne voulut jamais recevoir en personne, tant il craignait les regards du monde ! Et quelque étonnés que fussent les gens de Paris au récit de ce qu'il avait fait, il s'étonna lui-même bien plus encore de leur étonnement. Ce fut un mystère au-dessus de son intelligence, de voir qu'on se mettait en frais d'argent pour payer un homme qui s'était constitué le créancier du bon Dieu. Toutefois il prit l'argent, et là s'arrête pour vous l'histoire. Vous allez voir ce qu'il fit de ces trois mille francs, et comment le diable, qui a peut-être fané de bien belles couronnes avec les prix du bonhomme Monthyon, perdit ici sa peine.

— Ça, dit le lauréat à Théodore dès que la somme lui fut rendue, je n'ai nul besoin de cet argent, et ce n'est pas à moi que Dieu vient de l'envoyer ; mais, dans sa bonté, il a songé à nos pauvres enfants : il a voulu les mettre à l'abri du besoin, quand ma femme et moi viendrons à leur manquer. Plaçons tout de suite la somme en leur nom, afin qu'ils la trouvent entière avec les intérêts, lorsque nous serons morts. Et que Dieu soit béni !

“ Peu de temps après, ” poursuivit Théodore. “ le fossoyeur tomba malade, et, comme tous les saints que j'ai vus souffrir, il souffrit cruellement. Cependant il faudrait trouver un mot pour caractériser ces douleurs pleines d'espérances, pleines de joie et d'amour, durant lesquelles le chrétien est comme une statue intelligente, qui, sous le fer et le marteau du sculpteur divin, aurait, par-dessus le sentiment de la douleur, l'inénar-

rable conscience du travail qu'elle subit, verrait à chaque coup apparaître en elle une nouvelle beauté, une ressemblance de plus au Modèle sublime qu'elle doit reproduire, et la vie gagner partout la pierre morte, et son Créateur, qu'elle aime, l'aimer davantage lui-même à mesure qu'il la rend plus digne du lieu d'honneur où, vivante et glorieuse, et parfaite comme il est parfait, il veut la placer sous l'éternité de ses regards.

“ Je ne puis vous rapporter toutes les paroles pieuses, surprenantes, ineffables, que ce pauvre homme prononçait ; j'ose dire à peine de quelles grâces Dieu daignait le prévenir, et les ravissements de sa prière, et les visions ou tout au moins les beaux rêves qui le consolait. Un jour, en sortant, dirai-je du sommeil ou de l'extase ? il regarda sur son lit, comme s'il cherchait quelque chose qu'il était fâché de ne pas y voir : — Eh bien ! demanda-t-il enfin, où sont donc mes roses ? — Quelles roses ? lui dit-on : il n'y en a point ici. — Les roses, reprit-il, que la sainte Vierge m'a données : il y en avait six, trois blanches et trois rouges. Elle est venue, elle m'a souri, elle m'a présenté ce bouquet de roses, et je l'ai gardé. — Nous crûmes qu'il avait le délire ; mais il jouissait de sa droite raison. — J'ai rêvé, ajouta-t-il doucement ; et il nous parla de bon sens, selon sa coutume.

“ Lui et sa femme m'honoraient de leur amitié ; j'allais fréquemment les voir. Souvent leur pauvre maison n'était qu'un hôpital. Joly (c'était le nom de ce digne homme) languissait sur son lit ; la goîtreuse, sujette à des oppressions effrayantes, étouffait sur le sien, râlant plus qu'elle ne respirait ; l'idiot, immobile et muet dans un coin, laissait deviner des souffrances dont il ne pouvait parler. Au milieu d'eux, Mme Joly, épuisée de vieillesse, de fatigue, de misère, mais valide encore, puisque, hélas ! les autres ne pouvaient remuer, allait à son mari, à ses enfants, faisait boire celui-ci, soulevait celle-là, tâchant qu'un peu d'air entrât dans sa poitrine ; veillait à l'idiot, devinait son mal, l'embrassait, était secourable à tous et n'avait besoin de consoler personne, parce que le malade, la goîtreuse, l'idiot lui-même, on le vit plus tard, se tenaient comme elle dans la sainte présence de Dieu, offraient leurs maux au Sauveur crucifié, priaient sans cesse. Oh ! l'admirable femme ! oh ! les sublimes cœurs ! ô bénédictions de Dieu qui tombaient sur cette pauvreté, plus abondantes que la rosée et la manne, et

rassasiaient ces indigents des fruits de lumière dont se nourrissent les anges ! Vous ne pouvez imaginer combien cette femme était humble. Il m'arriva, la rencontrant faible et lasse, de prendre son bras sous le mien, afin de l'aider à marcher ; et cela lui parut un tel effort de charité, qu'elle en parlait sans cesse avec admiration. Il semblait, à l'entendre, qu'à côté de cette action toute sa vie ne fût rien, qu'elle n'avait rien fait que de naturel, d'ordinaire, et que le grand exemple était donné par moi.

“ Mais je voulais vous raconter l'histoire de Matthias. Je ne dis point que je vais vous faire le récit d'un miracle. J'ai vu une chose surprenante, que je ne qualifie point ; et je vous la dis simplement, comme je l'ai vue.

“ Ce garçon était idiot. A dix-neuf ou vingt ans, il ne savait prononcer que quelques mots à peine, ou plutôt il poussait des cris inarticulés, dont sa sœur et ses parents adoptifs savaient seuls pénétrer le sens. Il fallait deviner tous ses besoins, et le servir comme un petit enfant. Un jour, pendant que Joly était malade, Matthias fut tout à coup saisi d'une inquiétude et d'une angoisse extraordinaires. Il parut très souffrant. On le déposa sur son lit, et l'on jugea qu'il allait mourir. Il fit entendre par des signes, en indiquant ma demeure et en prononçant mon nom, qu'il voulait me voir. Je n'étais pas chez moi, ou j'étais occupé ; enfin je ne pus me rendre à son désir que sur la fin du jour, et il ne cessa de me demander. Lorsque j'arrivai, il laissa voir sa joie, me prit la main, et la plaça sur sa tête, comme s'il demandait une bénédiction. Je m'informai : on me dit qu'on l'avait cru à l'extrémité. Cependant il se leva, s'approcha avec une sorte de solennité du lit où gisait son père adoptif, et, posant ses deux mains sur les bras de Joly, durant quelques instants, il arrêta silencieusement sur lui un œil intelligent qu'on ne lui avait jamais vu. Surpris, et ne devinant ni ce qu'il voulait ni ce qu'il allait faire, nous attendions la fin de cette scène. — Mon père, dit enfin à son bienfaiteur, et d'une voix distincte et tendre, celui qui n'avait jamais parlé, mon père, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi ! — Que dis-tu, Matthias ? s'écria sa sœur, saisie comme nous tous d'une profonde stupeur. — Oh ! reprit Matthias en regagnant sa couche, après avoir baisé pieusement le front de son père, je m'en retourne, je vais à

la maison. — Il remonta sur son lit, mit ses bras en croix, leva les yeux au ciel, poussa un soupir . . . C'était le dernier. Matthias était mort.

“ Voilà ce que j'ai vu.”

Et moi, très cher Prosper, voilà ce que j'ai été heureux d'entendre, et ce que je suis heureux de vous redire. Oui, heureux et bienheureux, après tant de spectacles, tant de discours, tant de lectures, tant d'écrits pleins et saturés des violences et des passions du temps, de sentir en mon cœur des frémissements et des larmes devant ces tableaux de l'humble vertu chrétienne ! heureux et bienheureux d'être encore jugé digne de les voir ! heureux et bienheureux de connaître dans le monde de nobles esprits à qui je peux les montrer à mon tour !

L. VEUILLOT.

PREMIER SACRIFICE

Vous dire mes rêves durant cette nuit qui devait me conduire au septième anniversaire de ma naissance, serait chose impossible. En quelques heures j'avais vécu ma vie entière, revu tous les faits saillants, repassé toutes mes joies, compté toutes mes surprises et possédé en un instant tous les cadeaux des jours de fête. Je me voyais entourée de jouets, de poupées articulées, de batteries de cuisine, de beaux rubans soyeux aux couleurs chatoyantes, lorsque le soleil, entrant en curieux dans ma chambrette, vint m'ouvrir les yeux. Je n'avais pas le courage de regarder, il me plaisait de rester encore quelques minutes dans l'indécision si riche en surprises, mais la curiosité l'emporta bien vite : après avoir offert à Dieu mon petit cœur, au début de cette année nouvelle, mes yeux se mirent à chercher. Sur ma fenêtre, caché derrière les blancs rideaux, apparaissait un petit rosier. Comme il me parut beau ! La beauté venait-elle du prix que j'attachais à l'intention de mon père qui venait de me faire cette surprise, ou de mon petit faible pour les fleurs ? mes souvenirs commencent à devenir confus. Mais ce que je sais très bien, c'est que je me trouvais la plus heureuse des petites filles qui, ce matin-là, s'éveillèrent sous le regard de Dieu. Mon rosier, était si petit et paraissait si faible que je l'aimais déjà. Le soleil donnait à ses feuilles dentelées une transparence de petit malade. Une belle rose, rien qu'une,

détachait son rouge foncé sur ce fond pâle. Elle semblait s'ouvrir à peine pour me saluer, ses pétales étaient entourés d'une mousse légère qui devait les protéger contre les mains trop rudes, ou le souffle d'un vent trop froid. Le soleil levant était déjà trop ardent pour cette fleur d'un jour, aussi, avec précaution j'arrosais le pied de cette plante légère. Est-ce imagination, toujours est-il que la rose sembla lever sa petite tête veloutée, les feuilles s'écartèrent un peu comme pour me remercier par un baiser, et un parfum plus pénétrant se répandit dans ma chambrette.

Pleine de mon bonheur je pensai alors seulement à jeter les yeux hors de mon petit royaume. De ma fenêtre j'aperçus le reposoir préparé avec soin et piété pour recevoir le Divin Jésus, car c'était le jour de la Fête-Dieu. Qu'il était riche ce trône élevé par la piété reconnaissante, qu'il était beau ! Si beau que j'en oubliai mon gentil rosier et sa fleur éclatante, pour aller d'un œil émerveillé contempler cet autel rustique..... Le croiriez-vous ? je fus désenchantée. Tout était riche, éclatant, mais il manquait quelque chose. Les lustres brillaient, leur éclat me paraissait trop vif, la verdure jetait ses notes variées sur ce fond blanc, mais ce vert était trop uniforme malgré cette variété, les tentures encadraient le tout de leur blancheur de neige, mais ce contour éclatant me paraissait ennuyeux. Comme de belles fleurs se seraient détachées au milieu de ces beautés... Des fleurs ! mais je puis en fournir... Oserais-je l'avouer, lorsque montée dans ma chambre, je fus en présence de mon trésor, j'éprouvai un serrement de cœur, cueillir cette unique fleur, la sacrifier en un instant, au lendemain de sa naissance, cela me paraissait cruel ; briser cette tige si frêle était chose bien simple, mais j'avais peur de faire souffrir cette plante délicate. — Dans ma foi enfantine je compris que cette immolation serait agréable au Dieu qui s'immole pour nous chaque jour, et mon unique fleur à la main, j'allais la déposer moi-même sur l'autel, croyant offrir beaucoup au Dieu de l'Eucharistie.

Depuis, la vie m'a réservé bien des surprises, les peines et les sacrifices en ont rempli les jours encore peu nombreux, mais aucune de ces immolations ne m'a fait oublier la souffrance de ce renoncement et la joie qui en fut la récompense.

Le soir de ce jour, où je faisais l'expérience de la vie, j'allais

revoir ma petite fleur détachée de sa tige : son éclat était passé, sa fraîcheur du matin faisait place aux rides de la vieillesse ; sa tige affaiblie n'avait plus la force de supporter le bouton qui le matin s'ouvrait aux baisers du soleil. L'immolation était complète, et malgré cette note triste je trouvais la rose encore plus belle. De mon cœur d'enfant s'éleva cette prière que je ne rétracte pas aujourd'hui. " Oh ! Dieu, qui daignez accepter ce présent si humble, que ne puis-je prendre la place de cette humble fleur. Briller pour vous seul, embaumer votre sanctuaire, me consumer en votre présence, et fermer doucement les yeux sous votre regard plein de douceur, voilà mon désir le plus ardent." Entendra-t-il ce vœu d'un cœur si jeune ? c'est mon espoir.

GILBERTE.

NOTA. — L'auteur de cet article nous demande si la Revue reçoit le concours d'une plume féminine; aucun genre n'est exclu, si ce n'est le genre ennuyeux ou malsain.

Rapport sur l'œuvre du comité des sourds-muets du diocèse de Québec

(Suite)

On voit par le recensement de 1891 que le nombre des sourds-muets pour les deux provinces d'Ontario et de Québec, s'élevait à 3711, se composant, pour la province de Québec, seulement de 1075 hommes et 1034 femmes, et encore ce chiffre était au-dessous de la réalité, vu que tous les enfants ne naissent pas sourds-muets, mais le deviennent parfois après quelques années d'existence par suite de maladies propres à produire la surdi-mutité. A l'heure qu'il est, qui le croirait, la moitié des sourds-muets dans notre Province reste sans instruction aucune. Ainsi, l'Institution des Sourds-muets de Montréal a reçu cette année, 25 nouveaux élèves, mais s'est vue dans la pénible nécessité d'en refuser 28, âgés de 9 à 15 ans faute de ressources. Depuis 1881, le nombre de ceux que l'on a ainsi été obligé de refuser, s'élève à 151. Actuellement, l'Institution accorde le bienfait de l'instruction à 114 élèves ; c'est tout ce qu'elle peut faire.

" Comme il est profondément pénible, dit à ce sujet le dévoué Directeur de l'Œuvre dans une récente circulaire, de repousser ainsi ces pauvres affamés qui nous demandent la nourriture de l'intelligence, surtout quand on songe que ni

leurs parents, ni leurs pasteurs, ni les autres instituteurs ne peuvent rien dans l'ordre intellectuel et moral pour l'instruction de ces pauvres deshérités de la nature. Leur fermer nos portes, c'est les laisser croupir dans l'ignorance la plus absolue de tout ce qui est abstrait, c'est les condamner à ne jamais rien connaître des mystères de notre sainte religion, rien de Dieu, rien de la révélation, rien de leur propre rédemption, par suite, c'est les laisser en proie aux vices inhérents à notre pauvre nature déchue et aux grands dangers qu'ils rencontrent si souvent dans les milieux où ils se trouvent, c'est même leur refuser les moyens de gagner honorablement leur vie et, par suite, les rejeter à la charge de la société. ”

Non seulement on enseigne à ces enfants la connaissance de Dieu et de la religion, ce qui est déjà sans doute un bien inestimable, mais on leur apprend encore divers métiers qui les mettent en état de gagner plus tard honorablement leur vie. Quelques-uns même parviennent à apprendre à parler, assez du moins pour se faire comprendre dans les circonstances ordinaires de la vie. Tous les ans le Directeur de l'Institution des Sourds-muets parcourt la Province ; il s'abouche avec les curés des paroisses, dresse une liste de tous les sourds-muets qu'il rencontre et s'assure par lui-même des besoins les plus pressants. Il les visite encore après leur sortie de l'Institution. Il les rassemble, du moins dans les grands centres, et les assiste dans leurs devoirs religieux. Il faut voir alors le bonheur la joie, la reconnaissance que ces jeunes gens manifestent à la visite de leur ancien bienfaiteur et pour tous ceux dont la bonté et la charité secourable les ont mis à même de pouvoir bénéficier des avantages qu'offrent les Institutions des Sourds-muets et des Sourdes-muettes.

Si l'enfance, par sa candeur, son innocence, son amabilité, jusqu'à sa faiblesse, attire toujours la bienveillance et la sympathie, même quand elle reçoit de la nature tous les dons qu'elle comporte d'ordinaire, quels sentiments de tendre pitié ne doit-elle pas éveiller quand elle nous apparaît marquée du sceau du malheur dès sa naissance !

“ Si on savait quelle transformation l'instruction opère dans ces âmes, comme elles s'ouvrent à l'amour et à la reconnaissance, on ne pourrait rester insensible et ne pas s'empresser de leur procurer un bienfait qui les rend tout à la fois à la vie intellectuelle, à la vie sociale et à la vie surnaturelle.

Quel bonheur pour ces pauvres infortunés à mesure que leur esprit s'ouvre à l'intelligence des choses divines ! Témoin ce sourd-muet à qui son précepteur ayant fait connaître l'existence de Dieu, se prosterna à genoux pour l'adorer, et voulut courir à l'instant chez lui pour apprendre cette heureuse nouvelle à sa mère, à ses frères, à ses sœurs. Que d'autres faits nous pourrions citer. ”

L'Œuvre du Comité des Sourds-muets honore donc éminemment Dieu lui-même ; elle réjouit la religion ; elle sert la patrie. La Providence, qui n'abandonne jamais aucun des siens, saura, n'en doutons point, susciter d'autres généreux bienfaiteurs, qui permettront au Comité d'accomplir une somme de bien encore plus considérable.

(Circulaire du Révd F.-X. Trépanier, Chapelain de l'Institution des Sourdes-muettes, 1882.)

LE TRÉSORIER DU COMITÉ.

Québec, 16 avril 1899.

CANTIQUE

O Dieu qui fis les fleurs, l'eau chaste, la nuit claire,
Et l'aube frissonnante et le soir triomphant,
Dieu que la terre adore et qui daignes te plaire
Aux refrains du vieillard et du petit enfant.

Toi qui fais sous ton porche entrer les hirondelles,
Seigneur miraculeux et doux, maître indulgent
Qui jette l'espérance au cœur de tes fidèles
Comme une pourpre au ruisseau d'argent.

Notre sœur, l'alouette, au lever de l'aurore,
Te salue, et son cri plane au-dessus des bois.
Quand vient le soir paisible, elle t'appelle encore ;
Rends-nous simples comme elle, et prête-nous sa voix.

Mon Dieu, nous ressemblons à la graine qui vole,
Dans l'aire ténébreuse où l'on bat le froment :
Nous sommes le roseau, nous sommes l'herbe folle
Que les bœufs de labour écrasent méchamment.

Garde-nous du serpent à la langue dorée ;
Berger compatissant, souviens-toi que jadis
Tu guidais au bercail la brebis égarée :
Permetts que les chanteurs aient place au Paradis.

Et vous dont le Printemps en fleurs dit les louanges,
Vous qui nous souriez dans les feux de l'été,
Reine de l'univers et maîtresse des Anges,
O Vierge gracieuse, ô dame de beauté,

Etoile de la mer, vase pur, tour d'ivoire,
Vous qui venez à nous sur les ailes du vent,
Vous, la source d'eau vive où les âmes vont boire,
Vous, la vue éclatante et le soleil lenant,

Dans le bleu du matin, tourterelle envolée,
Lis de candeur éclos dans le jardin des cieux,
Soutien de l'innocent, Marie Immaculée,
Laissez tomber sur nous un regard de vos yeux.

Vos pieds blancs sont posés sur l'océan qui gronde,
Votre front resplendit par delà le couchant.
Mais vous prenez pitié des misères du monde,
Et du rossignolet vous écoutez le chant.

Faites que nous gardions gaiement votre bannière,
Et que, bons serviteurs, fatigués de lutter,
Nous entendions encore, à notre heure dernière
Au clocher du village un Angelus tinter.

Cette musique est douce à l'orphelin qui pleure,
Douce à la nuit qui tombe et douce au point du jour.
Elle nous conduira vers la claire demeure
Où fleurit le rosier de l'éternel Amour.

Heureux si, de bien loin suivant les saints apôtres,
Parmi l'or et l'azur du royaume enchanté,
Nous pouvons, dans la paix promise à tous les vôtres,
Adorer à jamais votre virginité !

GABRIEL VICAIRE.

Le Gâteau des Rois

C'était à l'époque où le gâteau des Rois réunissait encore les familles et les amis. C'était du temps où l'on riait. Il y a bien longtemps de cela.

Voici une famille nombreuse et joyeuse, réunie autour de la table. On rit, on s'amuse, on attend le gâteau ; les enfants trépignent d'avance, et font jouir leurs parents de leur joie. Enfin le dîner avance, le dessert arrive. Le gâteau paraît. La fève est donnée : la joie éclate. Mais le grand-père est resté sérieux. Dans cette famille-là, il paraît qu'on était uni. Pardonnez-moi l'in vraisemblance : ceci est une légende, une légende d'autrefois. Permettez-moi de rappeler des sentiments qui ne sont presque plus connus aujourd'hui.

Puis donc qu'on était uni, le nuage qui passait sur le front du grand-père assombrit toute la table. Les petits enfants eux-mêmes se regardèrent avec une espèce d'inquiétude, sans savoir ce qu'ils avaient.

La tristesse s'étendait, tombant du grand-père, comme les ombres, le soir, tombent de la montagne, et s'allongent dans la mesure où baisse le soleil.

La mère des enfants, la fille du vieillard, prit la parole et dit :

— Père, que vous est-il arrivé ? Vous avez quelque chose. Je viens de regarder vos cheveux blancs, et j'ai éprouvé une terreur que je n'avais éprouvée que deux fois dans ma vie, et voici la troisième.

— Mes enfants, dit le vieillard, voici le gâteau des Rois, et vous avez oublié la part de Dieu. — Autrefois, dans mon enfance, on servait aussi le gâteau des Rois ; mais avant de le manger, on faisait une part qui était la part réservée, et le plus petit enfant, l'innocent de la famille, allait devant la porte, crier :

“ La part à Dieu ! La part à Dieu ! ”

Le premier pauvre qui passait prenait cette part qui était la sienne.

Et quand le gâteau des Rois avait eu le suprême honneur d'être goûté d'abord par un pauvre, alors seulement la famille y goûtait à son tour, et la gaieté était grande ; car Dieu avait eu sa part.

Mais la terre aujourd'hui a perdu la joie, parce que la part de Dieu est oubliée.

Je veux, à ce propos, mes enfants, vous raconter une histoire que racontait mon grand-père, un jour qu'on était assis, autour de la table, le 6 janvier, et qu'on oubliait la part à Dieu. Il y a bien longtemps de cela, j'avais l'âge que vous avez, mes petits enfants ; j'étais le plus jeune de la famille, aujourd'hui je suis le plus âgé. Un jour viendra où le plus petit d'entre vous sera devenu le plus âgé d'une nouvelle famille, et il se souviendra de moi le 6 janvier, comme moi-même, aujourd'hui, je me souviens de mon grand-père.

— Ah ! s'écrièrent les petits enfants, subitement consolés et réjouis par un attrait supérieur au gâteau lui-même, une histoire, une histoire !

— Oui, mes enfants, dit le grand-père, une histoire. Quand mon grand-père commença son histoire, il avait l'air embarassé, et nous faisons du bruit autour de lui, comme vous en ce moment autour de moi.

— Grand-père, est-ce une histoire vrai ? interrompit le plus petit enfant.

— On dirait que vous voulez reproduire exactement la scène d'autrefois, reprit le vieillard, je fis la question que tu viens de faire.

Et mon grand-père me répondit : C'est une histoire vraie, et plus vraie que je ne puis le dire ; c'est une histoire très vraie. J'insistai. As-tu vu toi-même ce que tu vas nous raconter ?

Mon grand-père eut sur le front cet embarras singulier dont je parlais tout à l'heure. Et cet embarras me donna le frisson, quoique je fusse bien petit. Quoique ma question fût demeurée sans réponse, je n'avais pas envie de la répéter.

Mon grand-père reprit donc :

C'était autrefois. Il y avait plusieurs mendiants dans le pays, comme il y en a dans tous les pays. Mais il y en avait un qu'on désignait sous ce nom : le Mendiant. Celui-là n'avait rien, et avait besoin de tout. Il était effrayant de misère, et on l'appelait le Pauvre, parce que les autres pauvres étaient riches à côté de lui. Il allait de porte en porte, demandant l'aumône. Il avait une besace sur le dos, un bâton à la main. Il était très voûté. Il me semble que je le vois d'ici.

— On dirait que tu l'as connu, grand-père, s'écria un des petits.

— Tais-toi donc, fit tout le reste de la bande. Avec un bavard comme ça, il n'y a pas moyen de raconter. Tu vas te taire apparemment, et laisser parler grand-papa.

— Et il allait de porte en porte, reprit le vieillard, un peu pâle parce qu'il avait faim. Quand les gens du pays devaient se rendre quelque part, il était à genoux sur le bord de la route, à genoux, les jours de fête, à la porte de l'église, et sa voix était déchirante. Il demandait à manger, à boire, à se chauffer, à dormir. Car il n'avait rien, et il avait besoin de tout.

Il était comme un monstre de pauvreté, et ce que les autres pauvres possédaient, lui seul ne le possédait pas. Très souvent il tombait sur le chemin, en défaillance, et la voix lui manquait quelque temps pour mendier. Et quand la force de supplier et de gémir lui était revenue, il suppliait, il gémissait. Et quand il s'était présenté sur le seuil d'une maison, l'hospitalité lui ayant été donnée ou refusée, il faisait une marque avec son bâton sur la porte et s'en allait en silence.

Un jour, c'était le 6 janvier, il faisait froid, la neige tombait. Mais dans l'intérieur d'une maison que crois voir d'ici, tant la description de mon grand-père l'a rendue vivante dans mon souvenir, on mangeait, on buvait, on riait.

Le gâteau des rois venait d'être servi, et il n'en restait plus rien. Tout à coup on entendit au dehors une voix lugubre : c'était le Pauvre, qui était à genoux sur la neige et sous la neige. Il voyait du dehors briller les lumières dans la salle du festin : il entendait les éclats de rire. Il pensait que sa femme l'attendait quelque part, se demandant s'il avait obtenu quelque chose ; car il y a dans la vie des pauvres des coups et des contre-coups de douleur que vous ne connaissez pas, mes enfants. La misère qu'on voit est un voile qui cache la misère qu'on ne voit pas, et il faut beaucoup d'attention et beaucoup de bonté pour deviner, même un peu, ce qui se cache de douleur sous les haillons d'un pauvre.

Celui-ci appelait d'une voix déchirante : la part à Dieu ! la part à Dieu !

Il appela longtemps, sans que personne ouvrit ; mais à la fin, comme il importunait, on lui enjoignit de s'en aller, avec menace de lâcher les chiens. Et comme il insistait, on lâcha les chiens. Les enfants, variant leur jeux, coururent sur lui pour lui jeter des pierres. Les chiens aboyaient, et le maître de la maison, revenant se chauffer, au coin de son feu, disait en se frottant les mains :

— On n'en finirait pas, s'il fallait penser aux mendiants. Toutes les parts du gâteau sont mangées. Le bonhomme croit-il être seul de son espèce ?

Et pendant que les plus petits jetaient des pierres au mendiant, les plus grands riaient de sa tournure.

Dans l'entrain de leur gaieté, tous dansaient autour de la table, se tenant par la main.

II

Quelque temps après, le pays était changé en un désert. Un laboureur imprudent voulut essayer de tirer parti comme autrefois d'un terrain, qui, après tout, disait-il, lui appartenait.

Il s'aventura avec sa charrue et ses bœufs vers l'endroit où était debout le 6 janvier la maison dont je viens de vous parler tout à l'heure, mes enfants. A mesure qu'il avançait, ses bœufs

manifestaient une inquiétude sourde. Bientôt ils refusèrent d'avancer, et comme ils les piquait avec l'aiguillon, ils se retournèrent furieux, labourant la terre de leurs cornes, et l'un d'eux se jetant sur son maître, comme pour le punir de les avoir conduits de force au lieu maudit, le traina cinquante pas plus loin, puis le saisissant avec sa corne, le jeta, comme s'il eût peur d'avancer lui-même, tout près de la place de l'ancienne maison. Le malheureux tomba étourdi de la chute.

— Mais, grand-père, dit l'un des enfants, le laboureur n'était pas coupable; pourquoi fut-il puni? Ce n'était pas lui qui avait chassé le mendiant.

— Rassure-toi, mon fils, répondit le grand-père en souriant, le laboureur se leva. Il ne fut pas puni, il ne fut qu'averti.

Vous ne savez pas encore ce que c'est, mes enfants, que d'avoir besoin, et puissiez-vous ne jamais le savoir par vous-même!

Mais je veux vous dire déjà, avant l'âge et l'expérience, que si un pauvre frappe à votre porte, une grande grâce vous est faite, à vous. Dieu, qui s'est réservé le pauvre, vous charge de tenir un moment sa place auprès du mendiant. Quand le pauvre est à votre porte, vous devez toucher d'une main tremblante sa main sacrée; et prenez garde, s'il s'en va désolé, prenez garde que la terre ne s'entr'ouvre sous vos pas.

Le grand-père avait fini de parler. Un profond silence régnait alors dans cette maison si bruyante tout à l'heure. Mais ce silence n'était pas de la tristesse.

Tout à coup on entendit, au fond de ce silence, on entendit trois coups frappés à la porte de la maison. Un froid très singulier leva la peau de tous les convives, grands et petits. Personne ne parla; mais chacun se leva pour aller ouvrir.

Toutes les parts du gâteau étaient mangées, excepté une.

Le plus jeune des enfants, absorbé par le récit du grand-père, avait oublié de manger la sienne, et la donna.

ERN. HELLO.

Correspondance

Recommandations de Prières

Je viens vous demander de bien vouloir faire prier vos enfants pour de ux faveurs que je sollicite de St-Antoine de Padoue. Si je les obtiens, comme j'en ai la douce confiance, je promets (\$2) deux piastres pour vos pauvres. Une abonnée. — S'il vous plaît de faire prier vos enfants pour faveurs temporelles. J'enverrai \$1.00 aussitôt obtenues. A. C. — Je joins cinquante